

MUR 1771

Cent-quatorzième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1981

Mes chers confrères,

Mes propos sur nos lettres à Europalia ont provoqué un certain émoi. Je m'en excuse car je ne voulais troubler la digestion de personne. L'un des membres du jury m'honora d'une lettre explicative et poussa même jusqu'à récidiver. Il me confia ne pas savoir qui l'avait introduit dans cet aréopage ni quelle puissance occulte avait concocté le choix des juges. De surcroît, il convint d'avoir subi sans réaction aucune le coup de force de la jeune génération désireuse d'affirmer à la face du monde une image nouvelle de la Belgique littéraire. Car, les années soixante marquent une révolution.

Peut-être partagez-vous mon ignorance ? Malgré mon zèle à suivre les ébats des confrères, je ne m'étais pas douté de l'événement. Ce fut en vérité une révolution pacifique, j'oserais dire feutrée ; une formule qu'il y aurait lieu de recommander à tous les zéloteurs rêvant de nous précipiter dans les délices du bonheur parfait. Faire une révolution en catimini, n'est-ce pas le comble de la délicatesse ?

Sans le faire exprès, par la simple citation de quelques phrases, j'ai donc pu rendre hommage à nos ardents novateurs. Ces fragments, plusieurs de mes correspondants les ont traités — hélas — de galimatias. Ce sont, de toute évidence, des retardataires obtus. Insensibles aux charmes de l'abscons supérieur !

Ce style nouveau possède des vertus insoupçonnées. L'auteur, doté par la fatalité d'une nationalité belge, a toujours vécu dans la

hantise de trahir la belle langue française. En renchérissant sur la manière des philosophes, des esthéticiens, et autres abstracteurs de quintessence, les champions du renouveau échappent aux foudres des censeurs et des puristes ; et s'alignent sur nombre de leurs confrères français qui s'ingénient aujourd'hui à mal écrire. Il suffirait à nos nationaux, pour être tout à fait à la page, d'émailler leurs textes de quelques termes forts, odorants et anatomiques.

Rivarol a pu écrire : «Tout ce qui n'est pas clair n'est pas français» et pour Jules Renard «La clarté est la politesse de l'homme de lettres». Mais nous n'en sommes plus à ces idées surannées. Le citoyen de cette fin du XXe siècle est volontiers grossier. Il est donc normal que l'homme de lettres, reflet de son époque, soit impoli, abstrus, voire illisible. Et ainsi se justifie ce style nouveau, si brillamment défendu par nos novateurs des années soixante.

Pour l'heure, ils ne sont qu'une poignée mais on le sait, l'audace sourit aux fortuneux et ils l'ont déjà prouvé à l'Europalia en refoulant les gros bataillons de l'A.E.B.

Celle-ci a riposté à sa manière en publiant son «Anthologie 80», un volume de quatre cents pages où se coudoient poètes et prosateurs, vieux et jeunes, mâles et femelles, dans une étonnante bigarrure d'expressions diverses. C'est, si j'ose me permettre cette image culinaire, un vaste hochepot où des morceaux délectables voisinent avec d'autres moins succulents, où le tendre se mêle au coriace, sans oublier l'appoint des navets.

Les responsables se sont-ils doutés des effets de leur initiative ? Et les participants, des risques de l'aventure ? Pensez-y : les intéressés ont pu choisir eux-mêmes le texte destiné à les faire valoir. Impossible d'arguer de quelque sélection malencontreuse, faite à leur insu. Les voilà donc, prisonniers de leur propre jugement, tout nus devant le public. Redoutable épreuve ! Le blablabla ne pardonne pas, ni la candeur aveugle, ni le moyen sournois de se faire mousser. Tout nus, vous dis-je. Tel ce vaniteux se désolant, dans une page d'ailleurs fort banale, de ne pouvoir achever les grandes œuvres qu'il porte dans son sein, à cause de ses multiples devoirs.

Par bonheur, il y a des compensations. Celles, combien heureuses, de découvrir des auteurs dont on ne parle guère et qui en valent bien d'autres. Ces autres, toujours les mêmes, qui fournissent une matière première inusable aux fabricants de panoramas littéraires.

Le dernière mouture du genre, intitulée «150 ans de littérature» en offre un bel exemple. En cent pages, l'auteur expédie quelque





deux cents noms en jouant à celui qui veut n'oublier personne. Il commence par Charles Potvin et Théodore Weustenraad, ces gloires du jeune royaume belge, et pousse jusqu'aux révolutionnaires discrets des années soixante. Délicatement ordonné, ce travail permet une magnifique distribution de prix, d'accessits et de mentions honorables. Opération menée à bien grâce à un choix varié d'adjectifs onctueux. Des oublis ? Je suis sûr qu'ils sont involontaires. Malgré la copie de tous les noms glanés dans les catalogues, d'aucuns ont échappé sans doute par mégarde. Une seule mesure d'exclusion délibérée, celle des méchants qui sentent le roussi. Quoique naturalisé Français, seul Félicien Marceau échappe à cette sanction patriote. Il est vrai qu'il siège sous la Coupole et ceci mérite des égards quand on est soi-même académicien. J'allais oublier de vous dire que le maître d'œuvre de cette belle entreprise est notre toujours aimable confrère Georges Sion.

Même dans «Nos Lettres», malgré les coupes sombres pratiquées dans les rangs de l'A.E.B., le critique de service, a vanté les mérites de l'ouvrage. Que les oubliés ou les frustrés se consolent ! Chers confrères, ne vous en faites pas. Pensant à tous ces exploits panoramiques qui nous envahissent, j'eus la curiosité d'ouvrir plusieurs bouquins jaunés, consacrés il y a un demi-siècle par les spécialistes de l'époque aux travaux de nos poètes et de nos prosateurs. J'y ai retrouvé des noms d'une belle résonance, des noms qui sonnaient haut dans les cénacles et les revues. Quelques aînés étaient même tenus par nous en haute estime. Quelle hécatombe selon les censeurs d'aujourd'hui !

Que ceci vous console, vous les incompris. Moquez-vous, moquons-nous des palmarès illusoires dressés par les maîtres du panoramique. Suivez le conseil du sage La Fontaine :

«Travaillez, prenez de la peine».

Il est vrai qu'il ajoute, optimiste :

«C'est le fond qui manque le moins»

Voire ! Enfin, c'est la grâce que je NOUS souhaite.

Roger AVERMAETE.

CHRONIQUE DE LA PURETE

Deux des puissances qui travaillent à faire le bonheur du pays viennent d'élire un nouveau chef. Les francophones ont choisi le nommé Spitaels, les Flamands ont pris un certain Anciaux.

Où allons-nous ? De toute évidence, ces personnages sont des Belges authentiques, issus d'un mélange de sang tout à fait condamnable. Le racisme a ses lois. Les porteurs actuels de ces noms sont forcément les descendants de géniteurs qui ont renié leurs ancêtres, qu'ils fussent valeureux franchimontois ou intrépides ramasseurs d'éperons d'or.

N'est-ce pas diminuer la portée de ces admirables mesures linguistiques que l'étranger admire tant, encore qu'il avoue n'y rien comprendre ?

Mais n'est-ce pas là le signe majeur de l'admiration ?

R.A.